

MÉNESTREL, 2 septembre 1860, pp. 314-316.

- Messieurs, moi qui vous parle, dit une voix qui partit du milieu de la table, j'ai beaucoup connu M. Castil-Blaze C'était un fort brave homme, un homme très-complaisant; à telles enseignes qu'il me donnait des billets pour *la Pie voleuse* [*La Gazza ladra*], *le Barbier de Séville* [*Il Barbiere di Siviglia*], *la forêt de Sénart*, *Robin des Rois* [*Der Freischütz*], *les Folies amoureuses*, et autres ouvrages qu'il faisait représenter sur le théâtre de l'Odéon. // 315 //

Nous profiterons de l'explosion d'hilarité qui accueillit ces paroles pour dire que celui qui venait de s'exprimer de la sorte, M. ***, était le beau parleur de la société, l'orateur attitré de la table d'hôte, car il y en a toujours un, - jamais deux-, dans ces sortes de réunions; jamais deux, disons-nous, parce qu'on n'a jamais vu se rencontrer dans le même lieu, et au même instant, deux bavards de force égale. Le plus faible est toujours confisqué par le plus fort. Le personnage inévitable dont il est question ici est d'ordinaire entre deux âges, corpulent, heureux, communicatif, confiant en lui-même, doué d'un organe sonore et d'un aplomb imperturbable. Il décide de tout, a tout vu, a été partout, et domine tout de sa loquacité retentissante.

Il va sans dire que nous ferons grâce aux lecteurs de la plupart des interruptions de M. ***, qui, d'ailleurs, en cette occasion, se montra fort enchanté de voir qu'il venait, sans s'en douter peut-être, de prêter main-forte à notre ami. Celui-ci répondit:

- Je remercie M. *** de son observation, reprit notre ami, puisque, par ce seul trait de biographie, il fait apprécier l'homme qui s'ingérait de régénérer ainsi la musique d'Eglise.

Vous vantez, poursuivit-il, la science et la pureté de goût de M Castil-Blaze, monsieur l'abbé; et moi je prétends que le goût de M. Castil-Blaze était *très-impur* en fait de musique religieuse, et je vais à l'instant même vous en donner une preuve. Pardonnez-moi de parler de choses dont il est rarement question dans une réunion comme celle-ci. N'est-ce pas le mystère de la sainte Trinité que l'Eglise célèbre dans le dernier verset du *Gloria: Tu solus altissimus, Jesu Christe, in gloria Dei patris*? Eh bien, monsieur l'abbé, savez-vous le morceau que M. Castil-Blaze a choisi pour exprimer ce mystère devant lequel nous courbons tous nos fronts et qui nous écrase par ses profondeurs incommensurables?... Il est allé chercher la strette du quintette de *la Cenerentola* (- *Cenerentola*, monsieur l'abbé, est un mot italien qui veut dire *Cendrillon*, l'opéra de *Cendrillon*!), le morceau le plus évaporé, le plus folâtre, le plus bouffe de ce délicieux opéra bouffe. Oui, monsieur l'abbé, les imprécations d'un vieillard ridicule, *don Magnifico*, père de trois jeunes filles, à la fois berné par celles-ci et leurs prétendants, c'est là ce qui a semblé, aux yeux de cet homme d'un goût *si pur*, digne de glorifier le mystère de la sainte Trinité. Voilà pour la fin du *Gloria*; voyons le commencement du *Credo*. Cette profession de foi de l'Eglise en un seul Dieu créateur, qui s'est fait homme, qui est mort pour nous, etc., l'arrangeur a jugé qu'elle pouvait être chantée sans façon sur une cavatine du *Barbier de Séville* [*Il Barbiere di Siviglia*], la sérénade que le comte Almaviva chante sous les fenêtres de Rosine, la pupille fort insoumise du docteur Bartholo [Bartolo]; Rosine [Rosina], que ce même comte Almaviva va enlever tout à l'heure à l'aide des manœuvres et des gentilleses de l'honnête barbier Figaro. Mon Dieu! monsieur l'abbé, je sais fort bien que vous ignorez absolument ce que c'est que *la Cenerentola*, ce que c'est que Rosine [Rosina], Almaviva et Figaro; je sais bien que vous n'avez jamais mis le pied dans un théâtre, et que le peu de musique, que vous pouvez connaître, c'est à l'église que vous l'avez entendu, ou bien dans quelque honorable famille où vous ayez rencontré quelque jeune séminariste enragé de musique profane, comme j'en connais plusieurs, ou quelque jeune pensionnaire à qui sa maîtresse aura fait tapoter quelques polkas, ou

bégayer innocemment de fades romances, des duos d'amour, auxquels la pauvre enfant n'entend goutte, et qui n'ont fait que développer en elle un goût faux et anti-musical, en attendant que les mêmes choses développent en son âme une foule de faux sentiments. Voilà pourquoi, monsieur l'abbé, en dépit de tout ce que vous avez dit, vous êtes blanc à mes yeux comme l'agneau qui vient de naître. Mais aussi, voilà pourquoi un homme du monde comme moi, comme chacun de ces messieurs, qui n'a pas le mérite de cette naïveté dont je parlais tout à l'heure, est meilleur juge que vous de l'art religieux. Veuillez suivre mon raisonnement.

Un indifférent, un incroyant, entre rarement dans une église; mais si, poussé par un motif de simple curiosité, il franchit le seuil du temple un jour de solennité musicale, je dis qu'il appréciera mieux que vous, prêtre, la convenance de la musique qu'on y exécute, parce qu'il a jugé de l'art mondain sur son véritable terrain, parce que l'habitude des théâtres, des concerts, un certain tact des bienséances lui ont révélé la vraie nature des sentiments dont cet art s'est inspiré; parce que, en entrant dans le temple, il fait, momentanément, dans son esprit, dans son cœur, peut-être, adhésion à un ordre d'idées tout différent; parce qu'il se dit en lui-même: Ah! ici ce n'est plus le Dieu du plaisir, des vanités, des joies terrestres qu'on adore; c'est le Dieu du renoncement, du sacrifice, le Dieu du Calvaire.

En voyant l'Église livrée à ces musiques échevelées et dévergondées qui viennent afficher, dans son sein, l'impudence des mœurs théâtrales, avec leurs roulades effrontées, leurs palpitations langoureuses, leurs suffocations indécentes; en voyant l'Église ouverte à ces histrions qui se rengorgent, qui font des roulements d'yeux et qui roucoulent la bouche en cœur, ce sceptique, cet incroyant se scandalise, et peu s'en faut qu'il ne s'écrie: - Arrière! chassez moi ces vendeurs du temple! ils ont fait irruption dans l'héritage du Seigneur et ils ont souillé son sanctuaire ⁽¹⁾! Cet incroyant a trouvé là, en effet, dans ces chants, dans cet appareil théâtral, l'expression habituelle de ces folies coupables, de ces délires honteux, de toutes ces choses dont l'apôtre défend de prononcer le nom entre chrétiens, et contre lesquelles vous n'avez pas assez de foudres dans la chaire et dans le confessionnal. Et il ne s'y trompe pas, lui, le mondain; il sait bien dans quel foyer sordide ces accents et ces mélodies ont pris naissance. Le voilà lui-même redevenu chrétien malgré lui. Ne vous en vantez pas, monsieur l'abbé, car c'est aussi malgré vous, contre vous, qu'il est redevenu momentanément chrétien; c'est votre paganisme qui a refoulé, pour ainsi dire, tous ses sentiments dans la foi; c'est qu'il conserve, si incroyant que vous vous le représentiez et qu'il pense l'être lui-même, c'est qu'il conserve, à travers les rêves de son orgueil, la notion juste et intacte des vrais rapports qui existent entre la créature et le créateur, et du culte dû à Celui qui veut être adoré en *esprit et en vérité*. Et ne croyez pas que ce soit la une de ces suppositions en l'air qui ne se réalisent jamais. J'ai vu, monsieur l'abbé, j'ai vu, je vous l'atteste, des libres penseurs, des protestants et jusqu'à des juifs que je pourrais nommer, assister à certaines solennités catholiques; je les ai vus désertir le temple, blessés qu'ils étaient, à l'audition des chants profanes, dans ce sentiment indestructible de révérence que tout homme éprouve à l'aspect de ce lieu consacré où ses semblables viennent prier. Qu'à la place de ces chants profanes, les enfants de chœur chantent dévotieusement un simple verset de plain-chant, une simple antienne; que les sons religieux de l'orgue résonnent majestueusement dans la voûte, ces mêmes auditeurs, retenus par un charme secret, par un attrait indéfinissable, par une émotion irrésistible... // 316 //

– C'est cela, c'est cela même! interrompirent à la fois les deux amis de

⁽¹⁾ *Deus, venrunt gentes in hereditatem tuam; polluerunt sanctum tuum*, Ps. 78.

l'interlocuteur, M. d'A... et M. G... qui, dès le début de la discussion, s'étaient hautement prononcés pour lui.

- C'est fort intéressant, messieurs, s'empressa de dire à son tour M. ***, et je n'ai pas assisté depuis longtemps à une discussion aussi curieuse et aussi imprévue. J'ai entendu bien souvent raisonner sur la musique italienne, la musique allemande, la musique française; j'ai ouï parler de la vieille guerre des Gluckistes et des Piccinistes; j'ai vu balancer les mérites de Beethoven et de Rossini; mais le plain-chant! j'avoue que le sujet n'est point banal, et puis, ce qui est fort original, c'est que ce soit monsieur, un homme du monde, qui prenne fait et cause pour cette sorte de musique, tandis que monsieur l'abbé s'est en constitué l'adversaire.

Le régisseur des bains, M. N..., prit la parole à son tour:

- Messieurs, dit-il, la discussion m'intéresse tout aussi vivement que M. ***. Il pourrait se faire cependant que cette discussion ne fût pas du goût de toutes les personnes ici présentes. Nous sommes dans un établissement où l'on se permet le soir, en famille, quelques distractions innocentes; il ne faut pas que des questions musicales, liturgiques, théologiques, comme on voudra les appeler, soient un obstacle à nos petites soirées dansantes et privent nos jeunes dames de leurs valseurs. Comme maître de maison, je dois, n'en déplaise à M. l'avocat du plain-chant, concilier les intérêts du sacré et du profane. Voilà que le dîner tire à sa fin. J'engage les personnes qui auraient quelque occupation de haute importance, par exemple une dernière transformation à faire subir à leur toilette, à se rendre dans leurs appartements pour que l'ouverture du Salon ait lieu à l'heure accoutumée. Quant à nous, nous continuerons à deviser avec tout le calme et toute la modération imaginables, poursuivit-il en jetant à la dérobée un coup d'œil significatif sur l'adversaire de la musique profane.

Un instant après que ces paroles eurent été prononcées, la salle se trouva dégarnie d'un bon tiers des convives; les femmes, les enfants, quelques jeunes gens avaient disparu. Ceux qui restaient vinrent former un groupe au bout de la table où étaient les deux interlocuteurs.

(La suite au prochain numéro)

MÉNESTREL, 2 septembre 1860, pp. 314-316.

Journal Title:	MÉNESTREL
Journal Subtitle:	JOURNAL MUSIQUE ET THÉÂTRES.
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	2 September 1860
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	40
Year:	27 ^{ème} année
Series:	None
Issue:	2 Septembre 1860
Livraison:	None
Pagination:	314-316.
Title of Article:	TABLETTES DU PIANISTE ET DU CHANTEUR.
Subtitle of Article:	LE PLAIN-CHANT ATTAQUÉ PAR UN PRÊTRE ET DÉFENDU PAR UN LAÏQUE. II.
Signature:	J. D'ORTIGUE.
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Internal Text
Cross-reference:	Même article (quelques paragraphes en plus, concernant M. *** et M. N.) que LA MAITRISE, 15 AVRIL 1860-2.